

*Exposé du 6 mars 2020,
à la Clinique Sainte Barbe de Strasbourg,
dans le cadre du séminaire de Jean-Richard Freymann
sur le thème « Traumatismes, fantasmes, mythes »*

La structure œdipienne

Jean-Marie Jadin

Le complexe d'Œdipe est une appellation que Freud n'aimait pas trop¹ mais à laquelle il a pourtant consenti après de longues années. Il désigne l'ensemble des représentations, des ressentis et des idées afférentes à une donnée double. Elle est en même temps consciente et inconsciente.

- Sa forme masculine, la plus connue, comprend, consciemment, l'attirance amoureuse pour la mère et la jalousie à l'égard du père, et inconsciemment, l'inceste maternel et le meurtre du père, vécus comme s'ils étaient accomplis. Car il ne faut pas oublier que le fantasme inconscient traite le souhait comme s'il était réalisé.
- Sa forme féminine est infiniment plus variée et complexe ; elle peut par exemple être parfaitement identique à la forme masculine.

La configuration évoquée par le terme de « complexe d'Œdipe », se déploie dans toutes sortes d'espaces. Elle est située dans le mythe grec, dans la tragédie antique, dans les fantasmes inconscients, dans la clinique du petit enfant, et enfin dans l'histoire de la famille qui traverse la civilisation. Elle se trouve de façon plus vaste et plus générale dans le système symbolique, sous une forme algébrisée par Lacan dans la métaphore paternelle, laquelle accorde la loi et le désir au lieu de les opposer comme dans la version imaginaire. Lacan y fait prévaloir le « et » sur le « ou ». Le complexe d'Œdipe est enfin une sorte de cadre de pensée abstrait, éminemment heuristique, qui guide quotidiennement la pratique du psychanalyste.

¹ J. Laplanche, J.B. Pontalis, voir article « complexe » dans *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, Puf, 1968, pp. 72-74.

Le mythe

Le mythe d'Œdipe, qui fut une production collective de la civilisation grecque, remonte à la nuit des temps, puisque, au VIII^e siècle avant J.C., Homère y faisait déjà allusion. On peut noter que ce mythe semble inclure une espèce d'œdipe antérieur à l'histoire d'Œdipe lui-même. Tout au départ il y est question d'un certain Cadmos, roi fondateur de Thèbes, qui fut la troisième cité de Grèce antique par son importance, après Athènes et Sparte. Tout s'est passé comme s'il avait fallu limiter la jouissance du roi par une succession de malheurs survenant chez ses descendants. Cadmos a eu un fils, Polydore, lequel a eu à son tour un fils qui s'appelait Labdacos. Le fils de Labdacos, Laïos, le père d'Œdipe, a commis un forfait pédérastique en enlevant Chrysippe, un bel adolescent, qui était le fils préféré de Pélopes, roi de Pise en Grèce.

Pélopes était l'ancêtre des Atrides, l'autre famille tragique de la mythologie grecque à côté de celle des Labdacides. Le forfait de Laïos s'inscrit dans l'*hubris* ou la démesure dionysiaque, car il semble bien que Dionysos ait été le dieu grec le plus important de Thèbes à cette époque². Pélopes avait lancé sa malédiction sur Laïos en faisant appel au dieu Apollon. Apollon est le dieu de la mesure apollinienne, tandis que Dionysos auquel il s'oppose est le dieu de la démesure.

On constate donc ici déjà une limitation de la jouissance, ce qui ressemble quelque peu à ce qui se passera pour Œdipe, celui qui a franchi toutes les limites et aura été puni par les dieux, à cause de sa faute autant qu'à cause de la faute de son père.

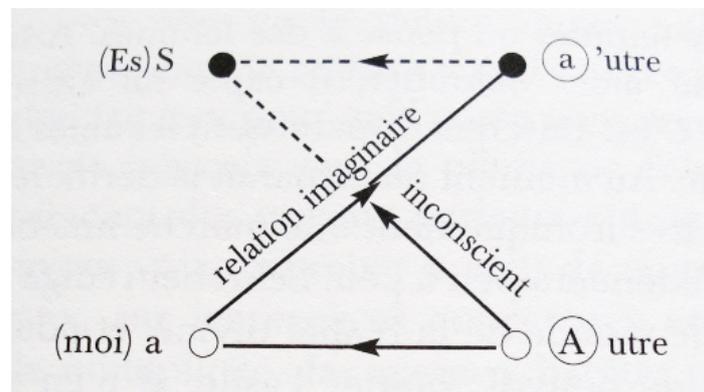
Il est dit dans ce mythe qu'Œdipe, descendant de la famille royale de Thèbes, a perpétré les deux crimes les plus terribles qui soient, le parricide et l'inceste, puisque, victime de la malédiction d'Apollon, il a été conduit à son insu, et malgré tout le savoir qui lui avait permis de vaincre la sphinge de Thèbes, à tuer son père Laïos et à épouser sa mère Jocaste. Ayant tardivement pris connaissance de ce qu'il avait commis, il s'est crevé les yeux en guise de punition, tandis que sa mère s'est pendue.

² M. Safouan, *Regard sur la civilisation œdipienne. Désir et finitude*, Paris, Hermann, 2015, p. 127.

La tragédie antique et celle de tout un chacun

Trois cents ans après Homère, les trois grands tragédiens grecs de l'Antiquité, Eschyle, Euripide et Sophocle, ont mis en scène cette histoire dans diverses pièces de théâtre. La plus connue est *Œdipe-roi* de Sophocle. Le tragique grec transmute en un récit cohérent la division interne du sujet entamé par un destin dont il ne voulait pas, et cependant inéluctable.

Il illustre en quelque sorte la dépossession de soi qui se produit dans la vie de tout un chacun jusqu'à sa mort. D'ailleurs le destin vient toujours d'un lieu Autre, éventuellement divin, et dans la tragédie d'Œdipe se révèle au sujet qu'il est passé à son insu par une identification, qui l'a conduit à se mettre à la place d'un autre, le père, puis d'avoir ce qu'il possédait, la mère, pour finalement devenir un sujet divisé. Vous remarquerez que le tragique reprend ainsi le mouvement même du *schéma L* de Lacan³. Celui-ci part du lieu de l'Autre A, où ça parle de lui, traverse les figures du semblable a' et du moi a qui s'en constitue, pour aboutir au sujet divisé \mathcal{S} , le symbolique étant ainsi passé par les fourches caudines de l'imaginaire.



Le schéma L de Lacan

Freud a fait rentrer la structure du mythe d'Œdipe à l'intérieur de la bouteille d'où elle s'était probablement échappée⁴, c'est-à-dire dans l'intérieur le plus inaccessible de l'homme, à savoir les premiers désirs et les premiers émois de la petite enfance vécue avec les parents. Cette structure comprend les affects les plus fondamentaux de l'humain, l'amour et la haine, éprouvés et manifestés pour les deux parents. Comme s'il y avait ici une division originelle de la dynamique pulsionnelle en pulsion de vie et pulsion de mort, un partage des eaux

³ J. Lacan, *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 53.

⁴ Ce que les auteurs de *L'Anti-Œdipe*, Gilles Deleuze et Félix Guattari, contesteraient certainement, car ils attribuent le dedans au dehors, et nullement l'inverse.

primitives. On peut aussi ajouter ici l'interprétation donnée par Claude Lévi-Strauss dans son *Anthropologie structurale* : « [...] le mythe d'Œdipe offre une sorte d'instrument logique qui permet de jeter un pont entre le problème initial – naît-on d'un seul, ou bien de deux ? – et le problème dérivé qu'on peut approximativement formuler : le même naît-il du même, ou de l'autre ?⁵ » La question « Ou bien un, ou bien deux ? » est ici développée dans une histoire.

Dans la forme classique et patente du complexe d'Œdipe, le sujet aime le parent de sexe opposé et jalouse celui du même sexe. Mais Freud a rapidement souligné que le garçon pouvait parfois, dans une sorte d'œdipe inversé éprouver une grande tendresse pour son père et la petite fille aimer sa mère dans un premier temps. Et entre ces deux sortes opposées d'œdipe existeraient évidemment toutes les positions intermédiaires.

La clinique de l'enfant

La présence du complexe d'Œdipe peut être constatée chez l'enfant. Il y a un moment de l'œdipe. Un observateur peut voir que très souvent, entre trois et six ans, le petit garçon manifeste un très fort attachement à sa mère et une certaine hostilité vis-à-vis de son père. Il déclare par exemple à sa mère qu'il veut se marier avec elle et lui demande sans arrêt des baisers. Il lui arrive aussi de repousser le père et de lui enjoindre de partir. Il y a beaucoup de petites filles qui veulent s'accaparer le père et tentent de frapper la mère. Beaucoup d'enfants pénètrent en pleine nuit dans la chambre des parents pour déranger leur intimité. On notera enfin qu'il y a souvent une résurgence de l'œdipe à la puberté.

La création du complexe d'Œdipe par Freud

Il est intéressant de remarquer que la première référence à l'œdipe de la part de Freud se produit quelques semaines après qu'il ait écrit à son ami Fließ qu'il abandonnait sa théorie traumatique d'une séduction réelle, perpétrée par un parent. Il est alors passé d'une théorie traumatique à une théorie fantasmatique. Ce n'était plus le père réel qui était l'agent pathogène, mais le père fantasmé comme pervers en conséquence d'une haine inconsciente du sujet à son encontre.

⁵ C. Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, Paris, Plon, 1974, p. 248.

Reprenons les quatre étapes de ce changement de théorie. Le 11 février 1897, Freud a écrit à Fließ⁶ que son père, décédé quatre mois auparavant, avait également été un pervers, qui était responsable de l'hystérie de son frère et de quelques-unes de ses sœurs. Il avait ajouté : « La fréquence de cette relation me donne souvent à penser. » Sept mois plus tard, le 21 septembre⁷ 1897, il a effectivement beaucoup pensé. Il a changé d'idée et formulé son célèbre verdict : « Je ne crois plus à mes *neurotica* », c'est-à-dire à la théorie d'une séduction réelle.

Dix jours après, le 3 octobre 1897, il évoque dans une autre lettre⁸ des souvenirs personnels qui confluent, mais souterrainement, vers une saisie de l'œdipe. Il s'agit de la vision à l'âge de 3 ans de sa mère nue dans un train entre Leipzig et Vienne, puis de sa culpabilité après la mort qu'il avait souhaitée par jalousie de son petit frère Julius. Il y raconte enfin comment son demi-frère John et lui avaient arraché le bouquet de fleurs à sa nièce Pauline. On sait que le thème de la défloration, essentiel chez Freud, s'y rattache. Un rêve de maladresse sexuelle termine cette lettre. L'œdipe y est donc en préparation avec des allusions indirectes au désir pour la mère, au meurtre de celui qu'on jalouse, et peut-être même à la castration avec cette histoire d'arrachement et de maladresse.

Mais l'œdipe ne sera clairement explicité que 12 jours plus tard, dans une lettre datée du 15 octobre⁹ 1897. À propos de l'amour pour la mère et de la jalousie pour le père, il écrit : « S'il en est ainsi on comprend la force saisissante d'*Œdipe Roi*. » Puis il généralise audacieusement sa découverte : « Chacun qui entend [cette pièce] a été un jour en germe et en fantasme (*Phantasie*) cet Œdipe. » S'il peut ainsi rendre universel cet œdipe, c'est parce qu'il l'a décelé chez les hystériques dont il pensait qu'elles avaient subi des séductions réelles, alors qu'il fait maintenant l'hypothèse qu'elles ont été imaginées. C'est donc l'hystérie qui l'amène à généraliser l'œdipe.

Il reprend ce thème de l'œdipe deux ans plus tard, dans *L'interprétation des rêves*. On peut y lire : « Il se peut que nous ayons tous senti à l'égard de notre mère notre première impulsion sexuelle, à l'égard de notre père notre première haine ; nos rêves en témoignent. Œdipe qui tue son père et épouse sa mère ne fait qu'accomplir un des désirs de notre enfance¹⁰. »

⁶ S. Freud, *Lettres à Wilhelm Fließ*, 1887-1904, Paris, Puf, 2006, p. 294.

⁷ *Ibid.* p. 334.

⁸ *Ibid.* p. 338-340.

⁹ *Ibid.* p.344.

¹⁰ S. Freud, *L'interprétation des rêves*, Paris, Puf, 1967, p. 229.

Ayant en tête la vision classique de l'œdipe, Freud commettra une erreur dans l'interprétation du problème de Dora, une jeune hystérique de 18 ans qu'il suivra pendant trois mois à la fin de l'année 1900¹¹. Celle-ci soutient que son père entretient une liaison avec une Mme K. et que pour maintenir ce lien il la jette dans les bras de Mr K. Freud plaque son schéma œdipien encore très simpliste sur la souffrance de Dora. Il comprend son problème comme l'expression d'un amour pour son père, déplacé sur Mr K. On sait que Lacan mettra l'accent sur l'attirance de Dora pour Mme K. et davantage encore pour l'objet oral qu'elle recèle, à savoir le sein comme objet perdu.

Peut-être que cette psychanalyse précocement interrompue est-elle la raison pour laquelle Freud n'évoque curieusement pas le complexe d'Œdipe dans les *Trois essais sur la théorie de la sexualité* de 1905¹². Il y développe surtout l'importance chez l'enfant des pulsions partielles, ce qui l'a conduit au célèbre diagnostic de « pervers polymorphe ». Nous verrons un peu plus loin comment ce thème des pulsions partielles rejoint par un certain côté celui de l'œdipe.

Dans les années qui suivent, Freud ne nommera plus l'œdipe, même si ses écrits cliniques en montrent la présence. Le petit Hans¹³ par exemple rêve d'une grande girafe et d'une girafe chiffonnée ; la grande girafe (le père) crie qu'il lui a enlevé la girafe chiffonnée (la mère) ; puis elle cesse de crier et le petit Hans s'assied sur cette girafe chiffonnée. Freud décrit là le complexe d'Œdipe le plus classique. C'est d'ailleurs avec le petit Hans qu'il découvre l'importance du thème de la castration, qui sera associé à jamais avec celui de l'œdipe, au point qu'ils vont devenir équivalents. « L'Œdipe, c'est la castration¹⁴ » – On peut lire cette équation sur la quatrième de couverture des *Études sur l'Œdipe* de Safouan.

La théorie de l'œdipe à son apogée

C'est dans l'article de 1910, *Un type particulier de choix d'objet chez l'homme*¹⁵, que Freud réévoque le complexe d'Œdipe. Il y analyse l'attirance de certains hommes pour les femmes mariées ou les femmes de mauvaise réputation dont ils rehaussent la valeur.

¹¹ S. Freud, « Dora. Fragments d'une analyse d'hystérie », dans *Cinq psychanalyses*, Paris, Puf, 1954.

¹² S. Freud, *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.

¹³ S. Freud, « Le petit Hans. Analyse d'une phobie d'un petit garçon de cinq ans », dans *Cinq psychanalyses*, *op. cit.* pp. 116-119.

¹⁴ M. Safouan, *Études sur l'Œdipe*, Paris, Seuil, 1974, 4^e de couverture.

¹⁵ S. Freud, « Contributions à la psychologie de la vie amoureuse », chapitre I dans *La vie sexuelle*, Paris, Puf, 1969, pp. 47-55.

Moustapha Safouan, un des rares psychanalystes avec Lacan à s'être intéressé à l'œdipe, a commenté ce texte avec son acribie coutumière. Freud y écrit :

« [...] il [Il parle de l'enfant] tombe, comme nous le disons, sous la domination du complexe d'Œdipe. Il ne pardonne pas à sa mère et tient pour une infidélité le fait que ce ne soit pas à lui, mais au père, qu'elle ait accordé la faveur du commerce sexuel. Ces motions (*Regungen*) n'ont pas d'autres issues quand elles ne passent pas vite, que d'achever leur cours dans des fantasmes (*Phantasien*) [...]. »

On voit bien qu'ici il distingue déjà une structure, c'est-à-dire le complexe ou l'ensemble de ce qu'il appelle les « motions », d'un aval de « fantasmes », qui ne sont pas toujours inconscients aux yeux de Freud. Ce sont ces fantasmes qui produiraient les attirances très particulières de certains hommes pour certaines femmes.

C'est un quart de siècle après sa première désignation que Freud fait de l'œdipe un concept. *La disparition du complexe d'Œdipe*¹⁶ de 1923 commence ainsi :

« De plus en plus, le complexe d'Œdipe dévoile son importance comme phénomène central de la période sexuelle de la première enfance. »

Dans *L'organisation génitale infantile*¹⁷, également de 1923, et dans *Quelques conséquences psychologiques de la différence anatomique entre les sexes*¹⁸ de 1925, il va préciser ses idées, et en particulier développer sa conception du complexe d'Œdipe chez la fille. Il relie le complexe d'Œdipe à une phase dite phallique de l'enfant. Celle-ci fait suite à une phase orale puis à une phase anale, où cet enfant fait à deux reprises l'expérience d'une perte, celle du sein puis celle des selles, ce qui le prépare à la castration.

Dans les deux sexes et dans cette phase phallique, il n'y a que l'organe mâle qui possède un rôle organisateur. Freud écrit : « Il n'existe donc pas un primat génital, mais un primat du phallus. » et plus loin : « Il y a bien un masculin, mais pas de féminin ; l'opposition s'énonce ici : organe génital masculin ou châtré¹⁹. » Il n'explicite évidemment pas la dimension symbolique du phallus, ce qui sera l'affaire de Lacan.

¹⁶ S. Freud, dans *La vie sexuelle*, *op. cit.* pp. 117-122.

¹⁷ *Ibid.* pp. 113-116.

¹⁸ *Ibid.* pp. 123-132.

¹⁹ *Ibid.* p 116.

Très curieusement Freud attribue l'émergence, le développement et le déclin du complexe d'Œdipe au déroulement d'un programme héréditaire²⁰. Il va jusqu'à comparer cela à la chute des dents de lait²¹. Il s'intéresse à la manière dont se déroulent ce programme génétique et ce déclin. Il attribue le déclin à la menace de castration, mais uniquement en tant que cause occasionnelle. Chez le garçon la menace de castration est en général prononcée par la mère. Et elle est corroborée par la vision de la différence des sexes. Cette menace suivie de cette vision met fin à l'œdipe, et instaure l'instance du surmoi que Freud vient de créer, grâce à une introjection de l'autorité du père, ou des parents, et initie une phase de latence.

Freud dit que la fin de l'œdipe est plus qu'un refoulement. On peut se demander ce qu'est une telle disparition qui est davantage que le refoulement, d'autant plus qu'il y a une certaine résurgence de l'œdipe à la puberté. Freud n'est en fait pas très à l'aise avec sa théorie de l'œdipe.

Freud précise la différence entre le garçon et la fille. Chez la fille le complexe d'Œdipe est beaucoup plus complexe. Il faut d'abord noter qu'elle connaît le plus souvent un premier œdipe qui est analogue à celui du garçon. Et ensuite qu'elle aussi connaît un complexe de castration. Freud décrit plusieurs évolutions possibles. Trouvant son clitoris « un peu court », la fille peut avoir une impression de préjudice, ou espérer en avoir un plus grand plus tard. Elle peut devenir très jalouse du garçon. Elle peut également s'entêter et soutenir que son clitoris vaut autant que le pénis, et ainsi s'identifier à un homme. Elle peut penser qu'elle en avait un et qu'elle l'a perdu, suite à une castration. Elle peut en vouloir à sa mère de ne pas lui avoir donné un tel bijou. La compensation qu'elle espère, et c'est la voie la plus fréquente, est d'avoir un enfant du père, c'est-à-dire un équivalent du pénis. Comme cela n'arrivera pas, elle finira par chercher ailleurs. En 1923 Freud avoue que la sexualité féminine, sur laquelle il reviendra encore en 1931²², est pleine d'obscurités.

La réinterprétation structurale de Lacan

Le grand changement introduit par Lacan à propos du complexe d'Œdipe vient avant tout de ce qu'il considère le phallus autrement que ne le fait Freud. Même si Freud décolle un tant soit peu le phallus du pénis, puisque la petite fille peut également l'avoir, ou du moins se

²⁰ *Ibid.* p.118

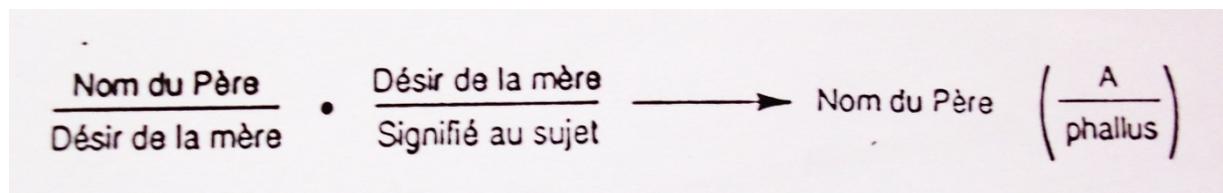
²¹ *Ibid.* p. 117

²² S. Freud, « Sur la sexualité féminine », dans *La vie sexuelle, op. cit.* pp. 139-155.

vivre comme l'ayant, il ne les sépare pas complètement. Lacan fait du phallus une entité négative, tel le Dieu de la théologie négative qui n'est que ce qu'il n'est pas. Le phallus n'est pour Lacan qu'un signifiant du manque. Et si une femme tient à l'avoir, c'est afin d'assurer son manque.

Il y a une deuxième chose que Lacan précise : en matière de phallus il faut distinguer l'être et l'avoir. Dans la première phase du complexe d'Œdipe, l'enfant veut être le phallus de sa mère. Et c'est cet être-là qu'il perd à cause du père. Et ce qu'il peut avoir est le phallus en tant que signifiant du manque, du manque à être bien sûr.

Cette perte est fort bien algébrisée dans la formule de la métaphore paternelle, qui a fait son apparition en 1958, dans le séminaire sur *Les formations de l'inconscient*.



La métaphore paternelle

Quelque chose vient y signifier que ce que désire la mère se réfère d'une manière ou d'une autre au père. Ce désir se dit au nom du père et plus précisément à sa parole, et pas seulement à sa propre parole, qui ne serait en ce cas que l'expression de sa jouissance. Ce désir de la mère signifie à l'enfant qu'il vise un objet, même si celui-ci est inconnu. C'est le signifié au sujet. La métaphore paternelle, qui limite la jouissance de la mère, qui unifie la loi et le désir, apporte au lieu de l'Autre A, c'est-à-dire au niveau de l'inconscient, et donc en dessous de la barre, la présence d'un phallus qui ne peut signifier qu'un manque, à la fois chez l'enfant et chez la mère. L'œdipe s'installe maintenant dans les signifiants inconscients de la parole, et la castration se définit par une signification phallique comme manque.

Comme j'ai pu le constater dans les diverses discussions à propos de cette formule, on veut parfois faire la part de ce qui revient à la mère et de ce qui revient au père. C'est une erreur. Certes Lacan parle du cas que la mère doit faire de la parole du père, et fait par ailleurs une liste des pères qui ne permettent pas l'installation de la métaphore paternelle. Mais c'est une métaphore et il faut ici passer du « ou bien...ou bien », ou bien la mère ou bien le père, c'est-à-dire de la métonymie, au « et » de la métaphore paternelle, et la mère et le père.

La métaphore paternelle transforme complètement le complexe d'Œdipe. Cette métaphore a donné lieu à toutes sortes de déclinaisons, essentiellement en fonction de

l'endroit où on place l'accent tonique. Lacan insiste au départ sur l'importance du père. « Il n'y a pas [dit-il] de question d'œdipe s'il n'y a pas le père ; inversement parler d'œdipe, c'est introduire comme essentielle la fonction du père²³. » Safouan a écrit par ailleurs : « [...] l'œdipe est devenu, avec Lacan, synonyme de la fonction phallique²⁴. » C'est pour lui le centre de gravité de l'œdipe. Erik Porge, de son côté, nous montre qu'il y a une question qui demeure et à laquelle Lacan n'a pas répondu, c'est celle du lien entre la métaphore paternelle et le ternaire privation, castration, frustration. Lacan a pourtant énoncé que « l'issue favorable ou défavorable de l'œdipe, [est] suspendue autour des trois plans de la castration, de la frustration, de la privation exercés par le père ». Mais il n'a pas développé ce sujet. Je crois que l'issue favorable est celle qui conduit le sujet de la privation à la castration, en passant par la frustration.

Quelques années après la création de la métaphore paternelle, Lacan a une fois de plus transmuté le complexe d'Œdipe de Freud. Il a cette fois relié les trois consistances du nœud borroméen, réel, symbolique, imaginaire, à ce complexe d'Œdipe²⁵.

Dans son séminaire sur *Le Sinthome*²⁶, en 1975, Lacan attribue à une quatrième consistance, appelée « sinthome » la fonction de faire tenir ensemble les trois consistances RSI classiques, figurées par les trois ronds du nœud borroméen. Et ce sinthome est pour lui un équivalent du Nom-du-Père. Un peu auparavant, dans le séminaire *RSI*, il avait énoncé que Freud avait fait un nœud à quatre consistances au moyen de ce qu'il a appelé la réalité psychique. Et il avait ajouté : « Ce qu'il appelle réalité psychique a parfaitement un nom, c'est ce qui s'appelle complexe d'Œdipe²⁷. » Et il a précisé : « Dans Freud il y a élision de ma réduction à l'imaginaire, au symbolique et au réel comme noués tous les trois et ce que Freud instaure avec son Nom-du-Père est identique à la réalité psychique [...] » Il faut bien disséquer cette phrase. Lacan dit que sa propre invention des trois consistances comme étant nouées, est ce dont Freud fait l'économie en inventant le complexe d'Œdipe qui est équivalent à la réalité psychique, qui est elle-même équivalente au Nom-du-Père comme quatrième rond. Le complexe d'Œdipe est donc équivalent au nœud borroméen à trois, lequel

²³ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre V, Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p.166.

²⁴ M. Safouan, « Le cristal parfait de l'Œdipe », dans *La Psychanalyse. Science, thérapie – et cause*, Vincennes, Thierry Marchaisse, 2013, pp. 191-213.

²⁵ Les données évoquées ici ont été développées par Erik Porge dans *Les noms du père chez Jacques Lacan. Ponctuations et problématiques*, Ramonville Saint-Agne, érès, 1997,

²⁶ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005.

²⁷ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXII, RSI*, inédit, le 14 janvier 1975.

est équivalent au quatrième rond du sinthome, et celui-ci est équivalent à la réalité psychique. Lacan est un virtuose dans l'algébrisation des concepts.

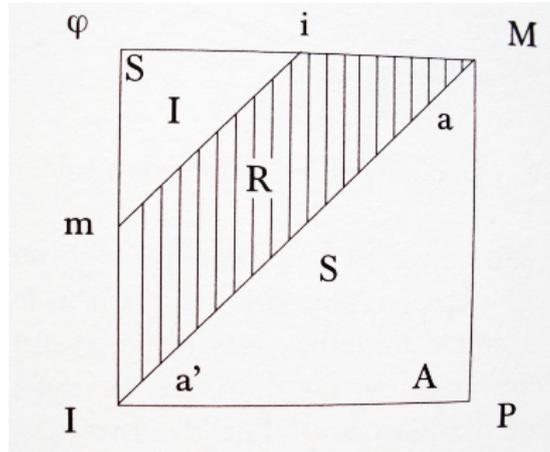
Le complexe d'Œdipe comme cadre de pensée

Au-delà de sa structure, l'œdipe est aussi un magnifique cadre de pensée, extrêmement utile dans notre pratique quotidienne. Même quand on ne saisit pas d'emblée les éléments du complexe chez un sujet, on peut cependant les considérer comme étant des repères quand même présents. C'est un peu comme la mémoire de l'eau qui garderait quelque chose d'une molécule quand bien même celle-ci a disparu. L'œdipe permet de poser un cadre, dans la névrose comme la psychose, et en fin de compte dans tous les cas de figure.

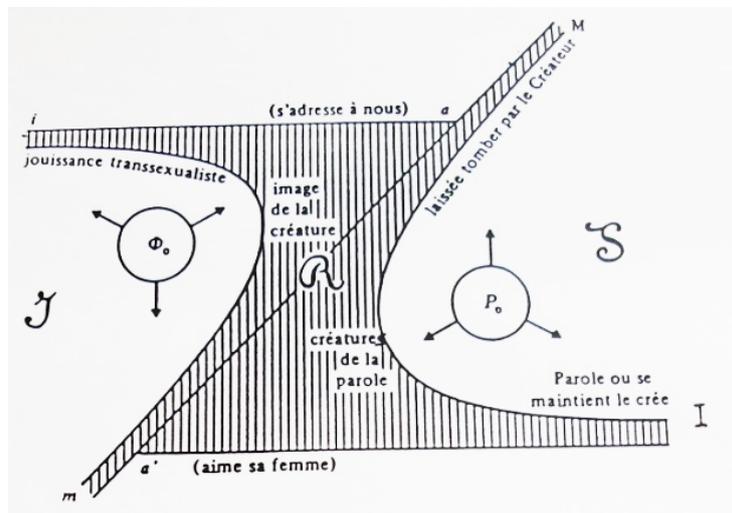
Lacan nous a donné un exemple magnifique avec son analyse du délire du président Schreber. On sait que son *schéma I*, qui en résume les principales données, dérive du *schéma R*, qu'il en est un réarrangement²⁸. Or, dans ce *schéma R* il y a le *schéma L* additionné de tous les éléments du complexe d'Œdipe. Il y a la mère M, le père P au lieu de l'Autre A, l'enfant dit idéal en I, et le phallus ϕ qui signifie la castration là où est le sujet $\$$. Sur le *schéma I* du délire l'âme de l'Œdipe est étrangement maintenue, mais c'est Dieu qui est à la place de la mère et qui s'identifie au moi m de Schreber, là où il y avait I. À la place du père il y a l'ordre du monde que Schreber invoque sans arrêt. À la place de ϕ , la castration qui n'a pas lieu, est figurée la jouissance transsexualiste de Schreber.

Lacan garde donc un schéma œdipien dans un délire où il a en principe disparu. Dans cette succession des schémas il incorpore à chaque fois ce qu'il crée comme nouveauté l'élaboration qui précède. Je crois que nous pouvons essayer de l'imiter en cela en gardant le schéma œdipien comme un cadre de pensée pour toutes les cas singuliers auxquels nous avons affaire, comme un échafaudage qui sert à la construction, comme une première cohérence qu'il faut bien sûr préciser ou même réviser au fur et à mesure qu'une psychanalyse avance.

²⁸ Voir J.-M. Jadin, *Trois délires chroniques*, Toulouse, Arcanes-ères, 2011.



Le schéma R de Lacan



Le schéma I de Lacan

Dans un domaine autre que celui de la psychanalyse il existe un cadre de pensée aussi irréfutable que celui de l'œdipe, c'est le schéma darwinien de l'évolution. Il comprend d'abord la création d'une diversité, puis une sélection en fonction du contexte. Ce schéma est valable bien sûr pour l'évolution des espèces, mais aussi pour expliquer n'importe quelle donnée de la biologie, et plus largement tout ce qui existe. Freud l'a inséré ici ou là dans sa neuro-mythologie de *L'Esquisse*. Même sa méthode d'interprétation des rêves contient quelque chose de cette logique. Le rêve peut être considéré comme une diversité produite par le sujet. Freud propose de n'y sélectionner que les éléments qui se trouvent aux croisements des associations secondaires ou même tertiaires. Je me demande même si l'idée de Leibniz du

« meilleur des mondes possibles » de sa *Théodicée*²⁹ n'est pas à penser avec ce schéma darwinien. Dans la diversité des mondes possibles, Dieu a sélectionné le moins mauvais.

C'est très étrange, mais le schéma œdipien peut donner de la cohérence à tous les cas de figures de la psychologie, et il peut subsumer tous les fantasmes. Par exemple une certaine agressivité d'une analysante à l'égard d'une femme peut se référer à la deuxième phase de l'œdipe féminin classique, comme au préjudice de ne pas avoir reçu un phallus de sa mère. Lorsqu'elle manifeste de l'hostilité à l'encontre de l'homme, ce qui est en cause est peut-être le maintien de son premier œdipe, ou le fait qu'elle attende toujours encore de recevoir un phallus ou un quelconque équivalent. Les histoires de frère et de sœur peuvent être des déplacements d'un problème avec une figure parentale. L'œdipe est une hypothèse de départ pour tous les cas, qu'il faut ensuite affiner.

Dans notre pratique la plus courante il est surtout question d'un repérage du fantasme inconscient. Il tourne allusivement et comme on le sait autour d'un objet corporel perdu, autour de l'objet *a*. J'en ai donné des exemples dans *Côté divan, côté fauteuil*³⁰. Ce qu'on peut noter, c'est que ces objets des pulsions, devenus des objets de fantasmes puis des objets de désirs, s'inscrivent aussi dans l'œdipe en tant que métonymies de la mère. Ils représentent la mère *pars pro toto*. Et on peut toujours croire que ce sont des objets que la mère désire. Et il se trouve toujours qu'une jouissance de ces objets, et donc de la mère, est limitée par un père ou un équivalent de père. Même le célèbre fantasme *On bat un enfant* a été inséré par Freud dans le complexe d'Œdipe³¹. Selon lui ce fantasme, plus fréquent chez les filles, dérive de l'envie de pénis, quand elles s'obstinent dans l'idée d'en avoir un, tout comme les garçons. Il a pensé que c'est le clitoris qui est « battu-caressé », comme pour le maintenir envers et contre tout.

Tout symptôme peut être conçu comme une suppléance au père, puisque sa fonction est de nous empêcher de jouir. Et je crois que ce ne sont pas seulement les symptômes névrotiques qui font cela, mais également les symptômes de l'agir, quel que soit cet agir. Il ne donnera pas accès à la jouissance, parce qu'il y a un danger concret qui va limiter les performances et les outrances, ou qui va envoyer le sujet en prison. Que le psychotique ne jouisse pas est évident pour quiconque en a l'expérience. Il veut l'impossible.

²⁹ G.W. Leibniz, *Essais de théodicée*, Paris, GF, 1999.

³⁰ J.-M. Jadin, *Côté divan, côté fauteuil*, Paris, Albin Michel, 2003.

³¹ S. Freud, dans *La vie sexuelle*, *op. cit.* p. 128.

La civilisation œdipienne

Dans un ouvrage³² qui est une véritable psychanalyse de la civilisation, Safouan a évoqué une civilisation œdipienne qui tendrait actuellement vers sa fin. C'est encore un autre espace de déploiement du complexe d'Œdipe. Cette civilisation œdipienne serait apparue en même temps que la démocratie athénienne au V^e siècle avant J.C. Le *pater familias* y aurait perdu de son pouvoir. C'est la religion qui en aurait assuré la fonction. Avec la « mort de Dieu » au XIX^e siècle, ce ne furent plus que les symptômes qui pouvaient limiter la jouissance. Nous serions alors entrés dans le règne de la métaphore paternelle. C'est ainsi que toute névrose serait un complexe d'Œdipe. Les pathologies actuelles ne relèveraient plus de cet ordre-là. Dans une interview³³ Safouan a dit qu'il y a actuellement une forclusion de la métaphore paternelle, mais pas une forclusion du Nom-du-Père. Cette hypothèse rejoint celle de la métonymie paternelle que j'ai proposée pour les pathologies de l'agir.

Nom du Père ●●● Désir de la mère • $\frac{\text{Désir de la mère}}{\text{Signifié au sujet}}$ —> Nom du Père (A-phallus)

Ce que serait la métonymie paternelle

Comme vous le voyez le complexe d'Œdipe n'a pas fini de faire la démonstration de sa pérennité et de son incroyable puissance heuristique. Il permet toujours encore de nouvelles découvertes dans l'exercice de notre métier.

³² M. Safouan, *Regard sur la civilisation œdipienne. Désir et finitude*, Paris, Hermann, 2015.

³³ *Revue En attendant Nadeau*, 9 mai 2017, « Grand entretien avec Moustapha Safouan ».